Géométrie et libido dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1810)

Maxime Gabella

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/456>

DOI : 10.4000/edl.456

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 79-96

ISBN : 978-2-940331-29-1

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Maxime Gabella, « Géométrie et libido dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1810) », *Études de lettres* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/456> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.456>

GÉOMÉTRIE ET LIBIDO DANS LE *MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE* (VERSION DE 1810)

Cet essai présente une analyse du personnage du géomètre Velasquez dans la version de 1810 du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki. Il apparaît que ses considérations scientifiques trouvent leur origine dans une sublimation de sa libido. Des éléments d'explication se trouvent dans son éducation rationnelle dominée par les craintes de son père dont l'amour a été brisé. Sa rencontre avec la belle juive Rébecca, qui a connu une enfance similaire quoiqu'orientée vers l'irrationnel, aboutit au rétablissement d'un équilibre entre les tendances intellectuelles et émotionnelles.

Sublimation de la libido

Une des modifications principales de la version de 1810 du *Manuscrit trouvé à Saragosse* par rapport aux versions précédentes est le développement du personnage du géomètre Velasquez. A la demande de la belle juive Rébecca, il raconte son histoire à partir du milieu de la quarante-cinquième journée jusqu'au milieu de la quarante-huitième, puis expose les grandes lignes de son « système » jusqu'à la fin du cinquième décameron. Dans cet essai, nous nous intéresserons moins au contenu de ce système (qui ne présente pas un grand intérêt en soi, voir l'article de D. Triaire) qu'au fonctionnement très particulier de l'esprit scientifique de Velasquez¹.

1. Pour une analyse des facéties mathématiques de Velasquez, voir l'article de J.-M. Rohrbasser, « Le style géométrique de Potocki ». Pour une étude de la philosophie de Velasquez dans les versions précédentes du *Manuscrit*, voir l'article de H. Bertram, « Le géomètre Velasquez dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jan Potocki ».

Nous trouvons une clé de compréhension dans un épisode qui intervient juste après une ellipse de quinze années dans le récit de l'enfance du géomètre. Après la mort de sa mère, son père prend dans sa maison la demi-sœur de celle-ci, une jeune veuve appelée dona Antonia de Poneras. Velasquez explique que sa «jeune et jolie tante» Antonia avait «beaucoup d'attentions pour moi», tout comme d'ailleurs sa femme de chambre Marica «du même âge que sa maîtresse et de la même humeur», et qu'elles avaient l'habitude d'interrompre les calculs de Velasquez en entrant dans sa chambre à l'improviste. Un jour, alors que Velasquez calcule un logarithme, Antonia se dénude à moitié devant lui et, joueuse, lui cache les yeux de ses mains en lui lançant : «A présent, calculez, Monsieur le géomètre.» Sans soupçonner le moins du monde les intentions érotiques de sa tante, Velasquez prend le défi au sérieux et trouve soudain une technique de calcul mental :

Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchais le logarithme ².

Velasquez utilise ici tout bonnement une propriété essentielle du logarithme, à savoir la transformation d'une somme en un produit, par exemple $\log(x) + \log(y) = \log(xy)$. Cette propriété du logarithme le rend en quelque sorte analogue au coït, qui unit un mâle et une femelle pour créer un embryon. La relation sexuelle que désire Antonia a donc bel et bien lieu ! – mais seulement après avoir été métamorphosée en une abstraction mathématique dans l'esprit de Velasquez³.

C'est une autre visite de sa tante, nocturne cette fois, qui précipite la genèse du système de Velasquez. Antonia le provoque alors plus ouvertement : «Mon nigaud de neveu, la géométrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait les enfants ?» Velasquez passe à nouveau complètement à côté du véritable désir de sa tante et intellectualise vigoureusement :

Mon imagination s'enflamma subitement. Je crus entrevoir le lieu géométrique de nos idées et de l'action qui en résultait ; en un mot, la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature. Suffoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un

2. MTS-1810, p. 687 sq.

3. Remarquons que Velasquez choisit de décomposer son nombre en trois facteurs plutôt qu'en deux, en accord avec le fait qu'Antonia, comme beaucoup de figures séductrices dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, est dédoublée en sa suivante Marica.

air plus libre : je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir ce que je faisais⁴.

Il semble donc à première vue que la question d'Antonia ait joué malgré elle un rôle de catalyseur instantané pour les connaissances éparses que Velasquez avait accumulées durant ses années de formation. L'histoire des sciences regorge de semblables exemples de découvertes soudaines qui furent déclenchées fortuitement par des événements de la vie quotidienne, comme la légende de la pomme de Newton, ou l'eureka d'Archimède dans son bain. Cependant, Potocki insiste sur l'origine sexuelle de l'inventivité scientifique de Velasquez. Dans l'esprit en ébullition de Velasquez, l'irruption violente de son système s'apparente à un orgasme transposé dans le domaine intellectuel.

Cet épisode crucial de la vie de Velasquez fournit un exemple précoce et particulièrement explicite d'un mécanisme de défense psychologique que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de « sublimation de la libido ». On sait que la sublimation, telle qu'elle est définie dans le champ de la psychanalyse, est le processus par lequel la libido, ou énergie sexuelle, est détournée pour servir à des fins socialement acceptables, de nature par exemple scientifique, artistique, ou idéologique. Freud en aurait eu l'idée en lisant *Die Harzreise* (1826) de Heinrich Heine dans lequel un enfant sadique qui coupe la queue des chiens devient plus tard chirurgien. Ce terme de sublimation est apparu pour la première fois en 1905 dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* :

Les historiens de la civilisation semblent d'accord pour admettre que, grâce à ce détournement des forces pulsionnelles sexuelles loin des buts sexuels et cette orientation vers de nouveaux buts – processus qui mérite le nom de sublimation –, de puissantes composantes sont acquises, intervenant dans toutes les productions culturelles. Nous aimerions donc ajouter que le même processus joue un rôle dans le développement de l'individu isolé, et nous en ferions remonter l'origine à la période de latence sexuelle de l'enfance⁵.

4. MTS-1810, p. 689 sq.

5. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, p. 100.

Freud considère que l'origine de la curiosité des enfants se trouve dans leur première enquête (qui restera d'abord inachevée) sur leur provenance :

Ce ne sont pas des intérêts théoriques mais des intérêts pratiques qui mettent en branle l'activité de recherche chez l'enfant. La menace qui pèse sur ses conditions d'existence du fait de l'arrivée effective ou présumée d'un nouvel enfant, la crainte de la perte de soins et d'amour liée à cet événement, rendent l'enfant songeur et perspicace. Aussi, conformément à l'histoire de l'éveil de cette pulsion, le premier problème qui le préoccupe n'est-il pas la question de la différence des sexes, mais l'énigme : d'où viennent les enfants ?⁶

Notons la similitude frappante avec la question d'Antonia ! Freud revient au concept de sublimation en 1910 dans sa « pathographie » de Léonard de Vinci (*Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*). Il précise cependant dans une lettre à Jung que la sublimation n'est pas toujours accompagnée d'une production artistique ou scientifique aussi significative que celle de Léonard :

[...] le grand Léonard qui était sexuellement inactif ou homosexuel était également un homme qui a tôt converti sa sexualité en pulsion de savoir et qui reste accroché à l'exemplarité de l'inachèvement. J'ai rencontré son homologue (sans son génie) chez un névrosé⁷.

Par sa curiosité sans bornes, son ineptie sexuelle, son penchant pour l'inachèvement, Velasquez représente donc un parfait spécimen de névrosé qu'un déséquilibre intérieur a contraint à travestir inconsciemment ses pulsions sexuelles en semblances de système scientifique. Le caractère névrotique de son illumination est souligné par la mésaventure qui suit la question d'Antonia. Le désordre de ses réflexions l'emmène malgré lui en dehors de la ville fortifiée de Ceuta et il tombe aux mains des Arabes. Ceux-ci le reconnaissent et lui disent qu'ils savent que « Dieu t'a privé d'une partie de ta raison ». Velasquez prend alors conscience qu'il est considéré comme « un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine », ce qui le plonge « dans la plus extrême consternation ». Il maudit le calcul différentiel et se met à danser la sarabande qui avait

6. *Ibid.*, p. 123 sq.

7. Correspondance Freud-Jung, lettre du 17 octobre 1909.

ruiné la vie de son père. Cet épisode traumatique est encore douloureux pour Velasquez au moment où il le raconte, au point qu'il doit interrompre son récit. Il est en proie à un conflit psychologique non résolu. Pour en comprendre l'origine, nous devons nous tourner vers l'enfance de Velasquez, et au-delà vers l'histoire de son père.

Sarabande

Le géomètre descend de la maison des marquis de Velasquez, qui servirent traditionnellement dans l'armée du roi d'Espagne – jusqu'au cinquième duc de Velasquez, don Sanche, qui n'eut qu'une fille, Blanche. Sanche décide alors qu'elle deviendra l'épouse d'un Velasquez de la branche cadette et son choix se porte sur Henrique (le père du géomètre) plutôt que sur son frère Carlos, jugé trop étourdi. Même si Blanche s'éprend dans un premier temps de Henrique et partage son goût pour la science, elle tombe finalement amoureuse de Carlos, qui danse admirablement la sarabande. Par un acte manqué qui lui fait signer une lettre au roi du nom de son frère, Henrique perd à la fois sa bien-aimée et sa brillante carrière. Fou de douleur, il se retire pendant trois ans dans un couvent, obsédé par la sarabande fatale. Une profonde mélancolie ne le quittera plus, même après son mariage avec la fille du lieutenant du roi à Ceuta, qu'il accepte d'épouser sans véritable enthousiasme. A la naissance de son fils, il fait le serment que, pour s'épargner un même malheur, celui-ci n'apprendra jamais la géométrie mais uniquement la sarabande. Cependant, à l'instar des projets de son propre père qui avaient été balayés par un revers de fortune, ceux d'Henrique sont aussi voués à l'échec. Son fils est de nature curieuse et en arrive, malgré les efforts de son père, à se passionner pour les sciences et les mathématiques, embrassant ainsi la destinée qui fut tragique à son père (son prénom est à juste titre Pedre⁸). Il hérite également de son père, désillusionné sur la question de l'amour, une certaine distance ou indifférence à l'égard des femmes. Le géomètre admettra d'ailleurs lui-même l'origine paternelle de ses idées :

8. Remarquons que le cabaliste, lui aussi grand défenseur des valeurs de son père, s'appelle également Pedre.

le fond de mes idées appartient proprement à mon père ; cependant je les ai beaucoup développées⁹.

Après l'épisode du géomètre avec les Arabes, son père est obligé de reconnaître que son fils partage son infortune : « O mon fils, tous deux nous appartenons à cette race proscrite » dont la spécificité est que, chez eux, « l'égoïsme est à peine perceptible parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux-mêmes : les uns se passionnent pour les sciences, d'autres pour le bien public [...] »¹⁰. Cette explication rappelle à nouveau les théories de Freud sur la sublimation : le moi est vidé de sa libido, qui est transformée en une pulsion de production culturelle ou politique. Henrique s'efforce ensuite de rassurer son fils en ajoutant que « nous avons aussi nos jouissances ; elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures ». Il s'agit de la satisfaction procurée par le fait de participer à l'accroissement des richesses de l'esprit humain (Newton a loué un de ses écrits anonymes) :

Je m'unissais en idée aux vues de la providence, aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain. Mon esprit, ma personne, ma destinée ne se présentaient point à moi sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble¹¹.

Au-delà de ses aspects névrotiques, la sublimation peut donc aussi permettre de toucher au génie créatif. Henrique indique finalement à son fils comment renouer avec la libido refoulée :

Ainsi s'est écoulé l'âge des passions, ensuite j'ai retrouvé le moi. Les soins assidus de ta mère m'avertissaient, cent fois le jour, que j'étais, moi, l'unique objet de sa tendresse. Mon âme repliée en elle-même s'ouvrit au sentiment de la reconnaissance, aux épanchements de l'intimité. Les petits événements de ton enfance m'ont ensuite entretenu dans l'habitude des plus douces émotions¹².

Ce discours redonne courage à Velasquez qui se remet alors à élaborer son système. Sans en faire l'examen systématique, mentionnons en

9. *MTS*-1810, p. 653.

10. *MTS*-1810, p. 693.

11. *MTS*-1810, p. 694.

12. *MTS*-1810, p. 694 *sq.*

passant quelques erreurs qu'on pourrait attribuer à son éducation quasi autodidacte ou, plus pertinemment, à l'origine névrotique de ses réflexions. Voici ce qu'il dit par exemple de la lumière :

Quant au soir et au matin, nous pouvons l'expliquer de bien des manières différentes : peut-être la lumière éparse s'est jetée tout d'un côté comme on le voit aux comètes, et la terre par une très lente rotation a successivement montré à la lumière toutes les parties de la surface sphérique ; peut-être la terre a-t-elle décrit une immense orbite dont la lumière occupait un point très excentrique ; peut-être était-ce la lumière elle-même qui décrivait cette orbite¹³.

On voit déjà combien la méthode brouillonne de Velasquez diffère de celle de Newton avec son célèbre *hypothesis non fingo*. Plus loin il dit aussi :

Elohim créa une planète énorme qui eut la double propriété de devenir un centre pour tous les corps célestes et en même temps d'attirer à soi toute la matière lumineuse ou, pour ainsi dire, de s'en revêtir [...] ¹⁴.

ou encore :

Les queues de comètes sont des fuseaux de rayons tournés contre le soleil par un effet de l'attraction que la lumière a pour cet astre¹⁵.

L'erreur de Velasquez est de penser que le soleil attire la lumière, alors qu'en réalité le soleil émet de la lumière. Sa description du soleil serait bien plus appropriée pour un trou noir, dont la masse extrême attire effectivement la lumière comme un puits pour ne jamais la laisser ressortir. Une erreur similaire concerne la formation des volcans, qui selon Velasquez se forment lorsque de grandes masses de fer et de granit percent la croûte terrestre par le dessus, alors que c'est bien plutôt le magma qui monte.

13. MTS-1810, p. 719 *sq.*

14. MTS-1810, p. 724.

15. MTS-1810, p. 743.

Quadrature du cercle

Lorsqu'il reprend son récit, Velasquez résume ainsi l'épisode avec sa tante :

[...] ma tante Antonia, par un propos indiscret et déplacé, fut la cause que mes idées éparées se rassemblèrent comme en un foyer et se formèrent en un système¹⁶.

Les épithètes que choisit Velasquez indiquent bien qu'il n'est plus aussi naïf; il a bien compris ce que voulait sa tante. Le dernier épisode de son histoire marque en effet le début d'un processus d'individuation qui va permettre à Velasquez de briser la série des malheurs. En chemin pour Madrid où il se rend pour rencontrer Carlos, qui est mourant et dont il est l'héritier, Velasquez s'arrête pour la nuit dans une auberge abandonnée. Peu après minuit, à sa grande surprise, il voit arriver sa tante Antonia accompagnée de sa suivante Marica. Elle lui dit qu'elle lui apporte un cahier de son père qui porte le titre « Démonstration de la quadrature du cercle ». Bien qu'il considère ce problème comme « oiseux », il s'écrie, après avoir lu trois pages : « Oui, mon père a fait la plus grande des découvertes ! » Antonia et Marica, qui l'avaient rejoint dans son lit, lui réclament alors des baisers qu'il ne peut leur refuser :

Je voulus reprendre le problème, mais les deux compagnes de ma couche me serrèrent si fortement dans leurs bras qu'il me fut impossible de m'en débarrasser. Je ne le souhaitais plus¹⁷. Je sentis naître en moi des sentiments inappréciables. Un sens nouveau se formait sur toute la surface de mon corps, particulièrement dans les points où il touchait aux deux femmes, ce qui me rappela quelques propriétés des courbes osculatrices. Je voulais me rendre raison de ce que j'éprouvais, mais ma tête ne pouvait suivre le fil d'aucune idée. Enfin mes sensations se développèrent en une série ascendante à l'infini, qui fut suivie du sommeil et ensuite d'un réveil très désagréable sous le gibet où j'avais vu grimacer les deux pendus¹⁸.

16. *MTS*-1810, p. 692.

17. « En effet un membre longtemps gêné veut s'étendre et nous le fait vouloir », expliquera-t-il dans son système (*MTS*-1810, p. 706).

18. *MTS*-1810, p. 702.

Cette expérience sexuelle échappe à la méthode de rationalisation systématique de Velasquez, de sorte qu'il en est réduit pour la décrire à la comparer à une pathologie mathématique, à savoir une divergence infinie. On peut de nouveau tirer un parallèle entre les réflexions de Velasquez et la situation érotique : la quadrature du cercle est en effet un problème impossible précisément parce que le nombre π est irrationnel !¹⁹ De plus, la tentative d'identifier le carré et le cercle, que la symbolique associe généralement au masculin et au féminin respectivement, peut être interprétée comme une tentative de réduire le féminin au masculin. Cette confusion des sexes est souvent liée à la sublimation de la libido, comme chez Léonard de Vinci qui pensait jusqu'à un âge avancé que sa mère avait un organe sexuel comme le sien. La magie de la Venta Quemada est donc parvenue à percer une brèche dans l'hégémonie de la rationalité dans l'esprit de Velasquez et l'a initié aux aspects charnels de l'existence.

Rébecca

Un événement décisif pour l'individuation de Velasquez est sa rencontre avec la belle juive Rébecca. La relation privilégiée qu'ils entretiennent dès ce moment s'explique par le fait que l'histoire de Rébecca est complémentaire à celle de Velasquez.

Le père de Rébecca était « le premier astrologue de son temps » mais sa mère n'est même pas mentionnée. En cela, sa situation est similaire à celle de Velasquez, où le père et ses lubies dominent complètement la scène de l'enfance alors que la mère est pratiquement inexistante. Rébecca a reçu une éducation poussée en langues orientales et une initiation aux mystères de la cabale :

D'abord il mit entre nos mains le *Sepher Yoohâr* ou « livre lumineux », appelé ainsi parce qu'on n'y comprend rien du tout tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de la raison. Ensuite nous étudiâmes le *Siphra*

19. Rappelons que selon la légende, la découverte des nombres irrationnels par Hippase de Métaponte provoqua un tel choc chez les Pythagoriciens qu'ils le noyèrent...

Dzaniutha ou « livre occulte » dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme [...] ²⁰.

Alors que Velasquez a appris à tout miser sur le pouvoir de la raison, Rébecca est confrontée à des ouvrages qui vont à l'encontre de la raison et l'initient aux révélations mystiques. Le père de Rébecca la destine à épouser les « Gémeaux célestes » et à devenir ainsi immortelle. Malgré ses réticences initiales, Rébecca se plonge dans les opérations nécessaires :

[...] je finis par m'attacher à cette science sublime. Je passais les nuits dans le cabinet qui avait servi d'observatoire à mon père, et j'allais me coucher lorsque la lumière du jour venait troubler mes opérations.

Il est intéressant de souligner que Rébecca qualifie sa science de « sublime », démontrant ainsi qu'elle a conscience, au contraire de Velasquez, qu'un tel savoir implique une certaine abstraction au détriment d'autres modes plus concrets d'appréhension du réel.

Un matin, Rébecca surprend sa femme de chambre Zulica en train de faire des signes à son amant Tanzaï depuis sa fenêtre :

[...] je la vis à sa fenêtre penchée en dehors à demi nue, faisant signe de l'autre côté du vallon et soufflant sur sa main des baisers que son âme entière semblait suivre. Je n'avais aucune idée de l'amour. L'expression de ce sentiment frappait pour la première fois mes regards. Je fus tellement émue et surprise que j'en restai aussi immobile qu'une statue. [...] j'étais prête à défaillir. Zulica me reçut dans ses bras, et son cœur, que je sentis palpiter contre le mien, y fit passer le désordre qui régnait dans ses sens ²¹.

Une autre nuit, des bruits dans la chambre de Zulica l'intriguent et elle y trouve « le mulâtre Tanzaï prenant avec Zulica des libertés qui me glacèrent d'horreur ; mes yeux se fermèrent et je tombai évanouie ». Rébecca devient alors mélancolique. Ces deux épisodes font écho aux expériences de Velasquez avec sa tante Antonia. Cependant, alors que l'éducation de Velasquez lui a appris à raisonner, celle de Rébecca lui a appris à dépasser la raison. Cela lui donne un avantage, et bien que sa découverte de la sexualité la mette dans un état de confusion semblable à celui qui avait

20. *MTS*-1810, p. 178.

21. *MTS*-1810, p. 255.

agité Velasquez, elle est capable d'y faire face, au contraire de Velasquez qui refoule entièrement ses pulsions sexuelles.

Après une nuit à la Venta Quemada où elle rencontre ses Gémeaux, Rébecca prend la résolution de renoncer aux sciences cabalistiques et de prendre un époux mortel. Commence alors pour elle un processus de redéfinition d'elle-même, dont le narrateur Alphonse avait déjà eu le pressentiment :

Pendant le voyage, Ben Mamoun m'avait beaucoup parlé de sa savante sœur et je m'attendais à voir une Médée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de grimoires, mais cette idée était tout à fait fausse. L'aimable Rébecca qui nous reçut à la porte du château était la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer ; ses beaux cheveux dorés tombaient sans art sur ses épaules, une robe blanche la couvrait négligemment, mais elle était fermée par des agrafes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçait une personne qui ne s'occupait jamais de sa parure, mais en s'en occupant davantage, il eût été difficile de mieux réussir ²².

Cette transformation, dans l'esprit d'Alphonse, d'une sorcière noireade en une aimable blonde n'est pas sans rappeler la transformation alchimique du plomb en or. Ses cheveux sont en effet « dorés », et elle porte « des agrafes d'un prix inestimable ». Bien qu'elle soit toute entière tournée vers son intérieur, son extérieur est radieux, sans doute justement éclairé par une lumière intérieure. Cette interaction entre l'intérieur et l'extérieur est aussi caractéristique du processus alchimique. Jung considérait en effet l'alchimie comme le versant éclairé du christianisme : alors que le chrétien voit le péché originel en lui-même et tâche de l'expier pour parvenir au salut, l'alchimiste considère que le péché est dans la matière et que son rôle est de la purifier (par la transmutation du plomb en or). Le processus alchimique peut être alors compris comme une projection inconsciente sur le monde extérieur du processus intérieur vécu par le mystique chrétien. Seuls les plus grands alchimistes prenaient conscience de ce jeu entre l'intérieur et l'extérieur et c'est pourquoi ils disaient que leur or n'était pas l'or vulgaire, matériel, mais un concept plus subtil, une pierre philosophale : *aurum nostrum non est aurum vulgi*.

22. MTS-1810, p. 187.

Galanterie géométrique

Dès leur premier contact, Rébecca et Velasquez se comprennent à merveille. Les transitions entre les histoires, qui avaient été jusque-là meublées en partie par le léger jeu de séduction entre Rébecca et Alphonse, seront désormais consacrées aux discussions érudites entre Rébecca et Velasquez. Ainsi, lors d'une interruption dans le récit des amours du marquis de Torres Rovellas, Rébecca lui dit :

- Monsieur, vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de raconter. Cependant il ne s'agissait pas du feu des volcans ni de la force expansive qui pourrait déplacer neuf millions de toises cubes.
- Madame, répondit le géomètre, les passions sont aussi des forces motrices et sans elles le monde resterait inerte : de plus elles sont susceptibles d'accroissement et de diminution, et par là même elles rentrent dans le domaine de la géométrie²³.

Ce qui étonne Rébecca c'est que Velasquez ne semble pas être un scientifique typique, qui se concentre sur l'étude rationnelle des phénomènes physiques et repousse avec dédain tout ce qui a trait aux sentiments (elle s'étonnera aussi de sa connaissance des langues, opposant mémoire et raisonnement). Velasquez se démarque en incorporant les passions dans son système géométrique, qui a en effet la prétention universelle d'étendre le domaine d'application de la géométrie à l'ensemble des phénomènes, à la fois physiques et psychiques. Velasquez continue son raisonnement en ces termes :

- [...] on a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle qui avait une teinte d'aversion, petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins a*. Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons par *moins b* et dont le produit sera *plus ab*, c'est-à-dire une valeur positive, un sentiment d'amour.
- Monsieur, dit Rébecca, si je vous ai bien compris, l'amour ne saurait être mieux représenté que par le développement des puissances d'*x moins a*.
 - Oui, Madame, dit l'inconnu, vous avez lu dans ma pensée. Oui, charmante personne, la formule du binôme inventé par don Isaac

23. MTS-1810, p. 612.

Newton doit être notre guide dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs²⁴.

Rappelons que cette formule du binôme avait joué un rôle important dans l'enfance de Velasquez, puisque c'est son succès à la deviner par lui-même qui avait impressionné son père au point qu'il consentit passivement à le laisser s'adonner pleinement à l'étude des mathématiques. Mais, déjà à cette époque, il avait dû admettre à propos du carré infinitésimal que son père lui proposait d'imaginer qu'il « serait si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée ».

Malgré le refoulement de sa sensualité au profit d'une intellectualisation universelle, Velasquez s'efforce de dépasser le niveau d'abstraction dont il est prisonnier afin de découvrir Rébecca concrètement. A commencer par son prénom :

- Madame, dit-il à la Juive, j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer, j'étais réduit à vous désigner par x , y ou z dont nous nous servons pour les quantités inconnues : vous m'épargneriez cet embarras en me disant tout d'un coup votre nom.

Ce début fit rire Rébecca ; elle lui répondit qu'elle s'appelait Laure de Uzeda.

- A la bonne heure, dit l'inconnu, Laure, savante Laure, aimable Laure, belle Laure, la somme de ces valeurs étant l'expression de votre valeur générale²⁵.

Pourquoi Rébecca se présente-t-elle comme Laure ? Il est tentant d'avancer l'explication selon laquelle il s'agirait d'un jeu de mots sur « l'or ». En effet, nous avons vu comment Rébecca s'est muée, dans l'esprit d'Alphonse qui s'attendait à trouver une sombre sorcière, en une jolie fille aux cheveux dorés²⁶. On peut également relever que Rébecca substitue à son prénom biblique celui de la femme adorée par Pétrarque, devenue l'une des figures féminines les plus emblématiques de la poésie amoureuse européenne.

24. *MTS*-1810, p. 613 *sq.*

25. *MTS*-1810, p. 614.

26. L'or joue par ailleurs un rôle central dans l'histoire de Gomelez.

Plus tard, lorsque Rébecca demande à Velasquez ce qu'il pense « de l'erreur où sont tous les amants qui croient leurs flammes éternelles? », sa réponse est qu'ils se représentent « leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies »²⁷. On voit à nouveau l'amour relié au thème de l'infini. Rappelons que le logarithme est précisément une fonction avec des « branches infinies ».

Une équation embarrassante

Lorsque Velasquez est arrivé à la fin de l'exposé de son système, Rébecca lui pose une question qu'Alphonse trouve malicieuse²⁸ :

Rébecca souriant d'un air que je ne pus approuver lui dit :

- Monsieur le Duc, je vois bien qu'en composant votre système, vous avez été guidé par des sentiments religieux. Mais dites-moi si dans votre religion vous n'avez pas trouvé une équation embarrassante.

Velasquez était devenu très sérieux au mot de religion, mais voyant qu'on lui adressait une sorte de plaisanterie, il eut l'air mécontent, donna quelques instants à la réflexion et répondit en ces termes :

- Vous interpellez ma géométrie, c'est donc en géomètre que je vais vous répondre. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché et divisé par l'unité ; lorsque je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité et je la divise par le signe de l'infini ; mais ces signes dont je me sers dans le calcul ne me donnent point l'idée de ce que je veux exprimer. L'infiniment grand est infiniment de fois le ciel des étoiles fixes. L'infiniment petit est une subdivision infinie du plus petit des atomes. J'indique l'infini et je ne le conçois ni ne l'exprime.

Or donc, si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer l'infiniment grand et l'infiniment petit, comment exprimerai-je ce qui est infiniment grand, infiniment intelligent, infiniment puissant, infiniment bon et créateur de tous les infinis ? Ici l'Eglise vient à mon secours : elle me présente l'expression de TROIS contenus dans l'unité sans la détruire²⁹.

27. MTS-1810, p. 625.

28. Ces paragraphes sont sans doute parmi les derniers écrits par Potocki pour le *Manuscrit trouvé à Saragosse* (D. Triaire, « Il était trois fois un géomètre... »).

29. MTS-1810, p. 746 sq.

Alphonse désapprouve la question de Rébecca parce qu'il la perçoit comme une tentative d'opposer la science et la religion chrétienne, avec pour implication que les méthodes mathématiques de Velasquez ne doivent pas manquer, lorsqu'il les applique au domaine de la religion, de mener à quelques contradictions. La conclusion d'Alphonse, qui se dit « frappé de voir un homme aussi savant pénétré d'un aussi grand respect pour la religion », souligne la réconciliation de la science et de la religion que Rébecca pensait voir s'affronter. Mais rappelons-nous qu'Alphonse est particulièrement attaché à sa foi chrétienne : il avait cru Rébecca complice des Gomelez pour le convertir à l'islam, quand elle voulait en réalité lui laisser entendre qu'elle pourrait l'épouser s'il changeait de religion. Se peut-il qu'ici aussi Alphonse ne voie pas clair dans les intentions de Rébecca ?

Les questions de Rébecca ont aussi pour but, au-delà de pousser Velasquez à raconter son histoire et son système, de s'attacher son respect et surtout son amour. Mais elle a bien compris que Velasquez n'est pas actuellement en mesure d'aimer. Elle veut réactiver l'énergie sexuelle que Velasquez a refoulée pour se tirer d'un embarras insurmontable. Or, au sein du système qui a résulté de la sublimation, cet embarras prend la forme du problème de l'infini. De son côté, Rébecca sait bien que cet infini qui intéresse tant Velasquez n'est qu'une illusion insipide par rapport aux saveurs de l'existence terrestre dans laquelle elle aimerait l'entraîner.

Pour essayer de comprendre le réconfort que trouve Velasquez dans la notion de trinité nous nous tournons vers la pensée de Jung, qui a infléchi la position matérialiste de Freud inspirée par l'esprit scientifique du XIX^e siècle en y assimilant le symbolisme de l'alchimie ainsi que les nouvelles intuitions de la physique quantique (voir l'article de Farmer)³⁰. A la lumière de ses expériences psychanalytiques, Jung a revisité les dogmes du christianisme pour montrer comment ils symbolisent l'évolution de l'esprit humain. Ainsi, l'Incarnation représenterait la possibilité de l'individuation, à savoir l'harmonisation des opposés psychiques : d'un côté la conscience individuelle du moi (symbolisée par le Fils), et de

30. A noter que Velasquez rattache la notion de trinité à Hermès Trismégiste, considéré comme le fondateur de l'alchimie, comme le souligne Jung dans *Psychologie et alchimie*, où il analyse des rêves d'un des pères de la physique quantique, Wolfgang Pauli.

l'autre, le Soi (symbolisé par le Père) qui, en plus de renfermer tous les contenus refoulés ou inhibés, agit aussi comme le principe inconscient qui structure le psychisme humain. L'Esprit est la force transcendante par lequel le principe ordonnateur intervient dans l'évolution de l'individu pour lui donner un sens.

Cependant, pour Jung, la Trinité est incomplète, comme le note Farmer :

[...] la structure trinitaire demeure abstraite si elle n'est pas complétée par un quatrième terme qui vient la concrétiser : « le quatrième signifie "réalisation" et par conséquent passage en un état essentiellement différent, celui de la matérialité du monde [...] »³¹. Alors que, d'un point de vue psychologique, le Père représente le pôle spirituel détenteur des potentialités, et que le Fils est la figure du moi et de la conscience individuelle, la Mère exprime l'aspect matériel de la vie. Plus concrètement, cela signifie que la structure trinitaire doit s'appuyer sur le corps, sur les instincts et les émotions, qui sont des vecteurs de la vie psychique³².

Même si la raison est la fonction privilégiée d'adaptation au réel, il importe, dit Jung, qu'elle soit en quelque sorte libérée, en faisant une juste place au sentiment et en rétablissant le cours progressif de la libido.

Les questions lucides de Rebecca mettent Velasquez sur la voie d'une telle libération (Alphonse le retrouve en effet lors de la dernière journée « très occupé à réfuter la quadrature du cercle »³³). Une année plus tard, il se marie avec celle qui passait pour la belle juive (alors qu'elle s'avère en réalité fille du scheik des musulmans Gomelez) et qui a achevé sa transformation en Laure (l'or) en se faisant baptiser. Ensemble, ils ont trouvé « comment on fait les enfants », et leur fils aîné épouse la fille d'Alphonse, réunifiant ainsi les lignées qui parcourent le *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

Maxime GABELLA
Institut de Physique Théorique
CEA/Saclay

31. C.-G. Jung, *Sept sermons aux morts et autres textes*, p. 71.

32. Y. Farmer, « Trinité et quaternité chez C. G. Jung », p. 296.

33. MTS-1810, p. 825.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Editions Gallimard, 1987.
- , *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Editions Gallimard, 1987.
- , *Correspondance Freud-Jung*, Paris, Editions Gallimard, 1975.
- HEINE, Heinrich, *Die Harzreise*, Hamburg, Hoffmann & Campe, 1826.
- JUNG, Carl-Gustav, *Sept sermons aux morts et autres textes*, trad. Elisabeth Bigras, Paris, Editions de l'Herne, 1996.
- , *Psychologie et alchimie*, Paris, Buchet Chastel, 2004.
- MTS-1810 = POTOCKI, Jean, *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1810), éd. par François Rosset, Dominique Triaire, Paris, Flammarion, 2008 (GF 1343).

Travaux

- BERTRAM, Helmut, « Le géomètre Velasquez dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jan Potocki », *Lendemains* (Cologne), XXVIII/110-111 (2003), p. 27-38.
- FARMER, Yanick, « Trinité et quaternité chez C. G. Jung : Réflexions sur l'évolution historique du rapport à la transcendance », *Laval théologique et philosophique*, 57/2 (2001), p. 291-304.
- ROHRBASSER, Jean-Marc, « Le style géométrique de Potocki », in *Jean Potocki ou le dédale des Lumières*, éd. par Dominique Triaire, François Rosset, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, p. 317-348.
- TRIAIRE, Dominique, « Il était trois fois un géomètre... », in *Jean Potocki ou le dédale des Lumières*, éd. par Dominique Triaire, François

Rosset, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée,
p. 349-384.